70 jours au pied de la Chartreuse

suivi de :

13 jours au pied de la Chartreuse

Jean-Christophe Guillon

Éditions ThoT
Récit

Né en 1956 à Casablanca, Jean-Christophe Guillon a le voyage en lui. Une adolescence en Polynésie inspirera son premier roman. Il aura pour thème la mort d'une mère en même temps que la découverte de l'amour d'un adolescent dans ce paradis qui exalte les sens. À vingt ans, il part en stop aux États-Unis et au Canada puis en Amérique Centrale. Il traverse ensuite le Sahara, toujours en stop, jusqu'à l'Afrique Noire, parcourt l'Égypte et le Moyen-Orient. Il devient éducateur, une autre forme de voyage, fait des rencontres et étudie en même temps les arts plastiques. En 1988, il découvre la beauté des arbres pétrifiés du désert d'Arizona, des arbres de 225 millions d'années transformés en quartz. Un voyage dans le temps cette fois. Il invente son métier, installe son atelier à La Pierre, en Isère, apprend à révéler leur beauté, à lire leur histoire à travers leurs graphismes et leurs couleurs, il l'écrit. Il réalise les décors du baptistère de Grenoble (ve siècle), le chemin de croix de la cathédrale d'Évry, voyage aussi.

70 jours au pied de la Chartreuse

16 août

Depuis mon jardin, encore à l'ombre, quoique derrière moi, se faufilant entre la maison et la grange, le soleil du matin illumine pour quelques instants le bouquet de bambous, forsythias et lauriers.

En face de moi se répand ce paysage devant lequel je me tourne chaque fois que je me pose sur une chaise, dans le jardin. Sur le devant, un muret, quand on le voit depuis ici. Mais de l'autre côté, si on le regarde depuis le jardin voisin, il forme un mur de deux ou trois mètres de haut. Je domine donc un peu le plan proche de ce paysage.

Il émerge, derrière le muret couvert de lierre, un if à gauche, la cime d'un pêcher au centre. Le paysage forme une scène. Du côté du levant elle prend appui sur notre grange ; un peu en symétrie avec la grange, une maison blanche au-delà du mur qui clôture le jardin. Grange et maison blanche forment les rideaux de la scène.

Presque au-dessus de moi, le bouleau au feuillage

clairsemé, le jeune ginkgo aux branches allongées sont proches à se toucher. Ils ne cachent pas le ciel, bleu ce matin, lisse, sans la moindre trace de nuages. Pourtant… ce n'est pas un ciel uni. Il y a, parfaitement au-dessus de moi, du gris dans le bleu, un gris, à force de le fixer, qui semble alvéolé.

La tête du bouleau est en gloire. Le soleil bas éclaire le dessous de ses feuilles, les perce de lumière. Là le ciel est plus clair et de plus en plus lumineux, du côté du soleil que la grange cache.

Au plus lointain du paysage, progressivement, l'azur s'éclaircit jusqu'à se teindre de jaune comme si la lumière venait aussi se lever derrière cet horizon-là.

17 août

Un merle est venu se poser sur la pelouse, tout près de moi. Il ne me quitte pas des yeux en grattant du bec entre les herbes. Puis s'en va.

Un vrai rideau coupe le paysage, fluide quand les plus petits vents en agitent les arbres. L'envers des feuilles des acacias contient une nuance de bleu. La palette de ce jour porte les couleurs paisibles d'une aube calme et ensoleillée, révèle le rouge des gousses de graines qui semblent peser

dans leurs hautes branches, écartent leurs têtes en courbes, composent de gigantesques bouquets.

Plus loin la forêt descend jusqu'à un petit bosquet de bambous. Ils ont les pieds sur le talus qui borde la rivière. Je l'entends cascader. Elle court dans un profond vallon dominé par des acacias. Ils portent le noir sur leur tronc, de nombreux verts dans leurs branchages nuancés par ombres et lumières, dessinent des rondeurs dans cette forêt qui est un rideau et un mur que seules quelques taches bleues traversent.

À droite des bambous s'élèvent, comme au sommet d'une butte, quelques frênes, plus lointains, maintenant ensoleillés. Leur alignement dessine une courbe. Là où elle est au plus bas, presque au niveau du muret, elle atteint la plus grande clarté de ce tableau, plus vive que le ciel, plus chatoyante que les feuilles brillantes du lierre.

La façade de la maison est comme un miroir au soleil lui-même. Le crépi blanc brille sur le mur parfaitement aligné au voyage matinal de l'astre de lumière. Elle brille, la maison, et les volets de bois clos sont ses yeux éblouis, les petites tuiles de terre cuite, virgules d'ombre alignées, dansent en ondes figées.

18 août

Voilà le cadre, voilà la scène, voilà les rideaux et au fond, bien à l'arrière de tout cela, il y a la montagne.

On dirait que c'est pour elle que la forêt s'est abaissée, pour la laisser apparaître en majesté sur ce plateau, d'où elle semble naître et grandir, couvert d'arbres éteins que le lointain blanchit.

La montagne de Chartreuse, c'est une forteresse juchée au-dessus d'une pente de forêt, une muraille crénelée de pierre grise et beige, soulignée de strates vertes, sombres, horizontales comme des rangs de pierres alignées par une main humaine, qui font de cette cordillère une construction fabuleuse qu'un être d'une autre espèce aurait su bâtir.

Au pied de cette muraille, dans le même vert blanchi par le lointain, des collines rondes, seulement échancrées de loin en loin par des affleurements de falaise sertis dans le tapis de la forêt, en un cheminement interrompu soulignant des reliefs invisibles.

La Chartreuse, c'est une montagne posée, calme, horizontale, un ruban de pierre, une oriflamme pétrifiée, servie comme un long joyau par les pentes douces d'un contrefort vêtu du velours bleuté de la forêt.

Je sens le filet de vent frais du matin. Sur les arbustes proches, au bout des branches du bouleau, du ginkgo,

quelques rameaux frémissent. Mais au-delà du muret, je ne vois rien bouger, ni l'if vertical ni le pêcher aux fines feuilles effilées, ni les longues branches perchées des bambous. Pas un souffle non plus n'agite les acacias. Tout est figé. Tout est en attente du soleil qui vient, qui monte, qui va enjamber dans sa course d'été l'immense paysage et disparaître derrière la montagne de Chartreuse.

19 août

Je dois à un nuage d'avoir découvert que la fresque de roche qui constitue le sommet de la Chartreuse n'est pas d'un seul tenant. Elle semble l'être mais vers le milieu, elle s'interrompt. Je suppose qu'elle fait un détour, une courbe vers l'arrière, puis rejoint cependant un peu plus loin sa suite de roche.

Le nuage a une forme oblongue. Il suit la pente. Il se dégrade lentement du centre vers sa périphérie comme le font presque tous les nuages. Il est bien petit pour pouvoir se caler entre les pentes de la montagne, me permettant de distinguer cette césure dans le contrefort oblique, tapissé d'arbres.

Ce nuage est rose, contient du rose. Ils sont peu nombreux ce matin. La plupart longent le plateau de pierre

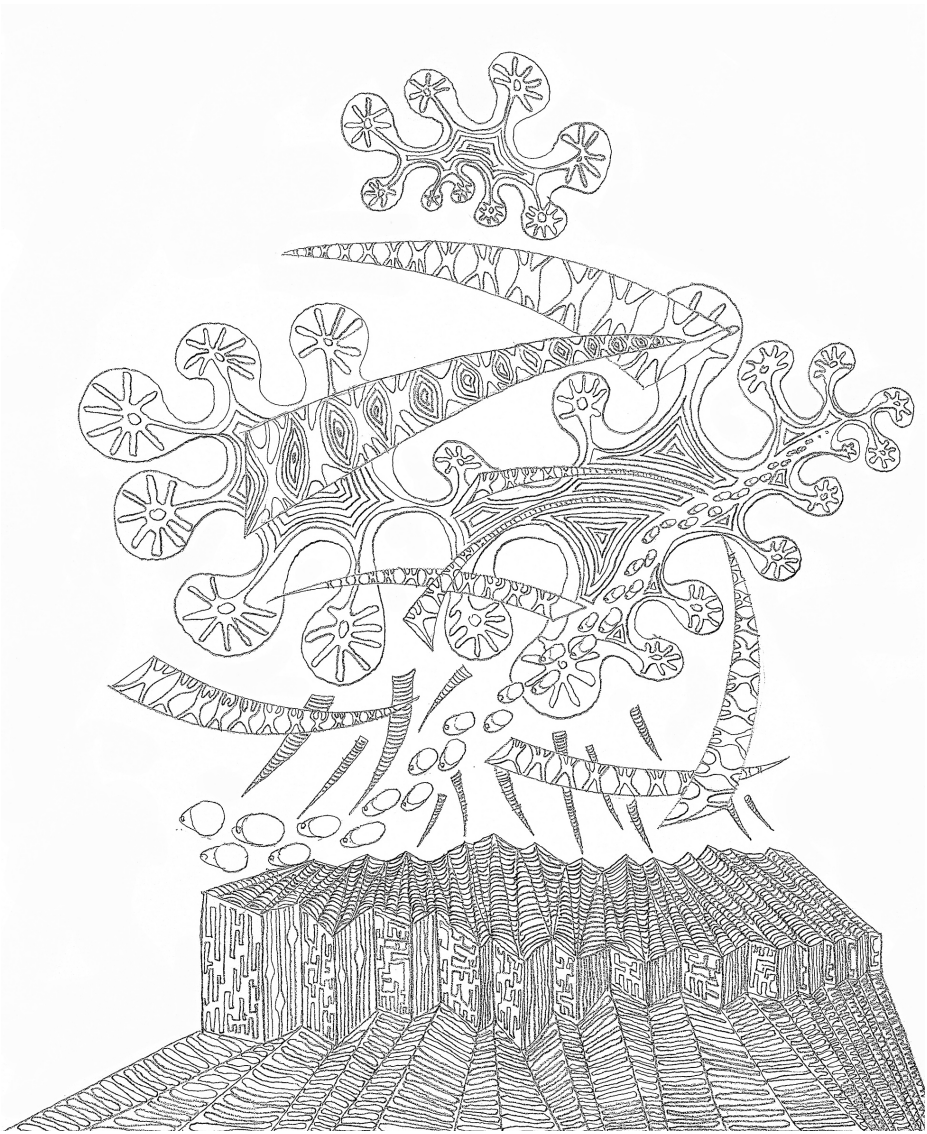
qui est le sommet de la montagne. En plus du rose, il y a un gris – une ombre plutôt, donnée par l'épaisseur –, des blancs calmes et des jaunes ensoleillés devenant diaphanes. Mais bien sûr pas de blanc, pas de jaune, pas de rose, pas de gris, il s'agit d'un nuage, de ses nuances. Il est nué de rose, de blanc, de jaune et de gris. Nuage-nuance, bien sûr.

Le temps d'écrire, les nuages ont formé une fresque qui masque la frise de pierre, en totalité, pendant qu'elle fait sa toilette, se prépare, pour apparaître différente, comme toujours.

Deux corbeaux traversent la scène en croassant. La cascade se récite. Un chien aboie. Un coq chante. Une voiture descend la route, sous la forêt des acacias. Une pie passe, tout près. Des oiseaux pépient dans l'ombre du bosquet.

21 août

Hier il a plu. Il reste encore de longs nuages bas, effilés comme des navires célestes empruntant le cours de la rivière Isère, notre vallée. D'autres, agglomérés en une masse épaisse, couvrent la Chartreuse. De temps en temps ils laissent apparaître, comme par une fenêtre soudainement ouverte, un pan de falaise juché sur un socle de forêt



N° 7, Ciel de Chartreuse

bleutée, et le ciel, bleu, joyeux, propre, sans ombres grises, lavé par la longue pluie de la veille.

À cette heure où le soleil n'éclaire que le sommet des montagnes, pas le rideau d'arbres, pas la façade de la maison blanche, la lumière ne brille que par cette fenêtre. La roche mouillée se nue davantage, les bancs parallèles de verts sombres semblent des lignes dessinées à la plume. Les reliefs de la falaise paraissent rehaussés d'ombres et de nuances.

Chaque fois que j'imagine que c'est fini, que le nuage a définitivement englouti la montagne, surgit une apparition fugace de la paroi. Elle devient un instant une roche ensoleillée sertie dans un nuage sombre.

L'îlot des grands frênes s'adosse à cet arrière-plan de grisaille mouvante. Je vois leurs hautes branches, verticales, qu'un vent doux balance. Les acacias remuent à peine. Le soleil ne vient pas ce matin. La cascade est bruyante. Elle parle de la pluie d'hier. Des nuages encore gonflés demeurent.

22 août
8 heures 30

Ce matin, seule la montagne est illuminée. Pas les arbres. Pas la maison. C'est le déroulement du jour qui

est ainsi. Les arbres d'abord, la maison ensuite. Ce ne sont que de minuscules éléments qui tapissent le sol de la vallée.

Quand le soleil s'est hissé au-dessus du sommet de Bramefarine, là oui, il peut inonder la vallée de lumière. Mais avant, il n'éclaire que les sommets, n'a pas encore chassé les ombres des vallées. Il ne s'adresse qu'aux reliefs élevés, aux éléments principaux.

Très rapidement, la façade de la maison s'est illuminée. Ça semble soudain, mais c'est progressif. L'intensité lumineuse croît en même temps que le soleil se dégage de derrière la montagne.

La lune traverse le paysage, dans la même direction que les corbeaux d'hier, mais bien plus haut. Il manque un bon quart de l'astre clair, le reste est envahi du bleu de l'azur, avec comme une brume grise mêlée.

La lumière est vive. Je découvre des nuances de vert dans les pentes diagonales, au pied des murailles, des jaunes et bruns d'automne avant l'heure dans le manteau de la forêt. J'entends la cascade. Des acacias agités imitent son chant et tout à coup un souffle puissant s'enroule sous la voûte verte, fait tressaillir tous les feuillages, symphonie d'Éole.

24 août

Curieusement le soleil atteint d'abord les arbres qui sont au plus bas du paysage, sur l'îlot des frênes, les plus éloignés de lui. Puis en même temps le houppier des acacias, la façade de la maison dont la lumière croît, lentement. Puis les bambous.

Je suis la progression du soleil dans la cime des arbres. Au pied de Bramefarine, les forêts sont encore pleines du gris bleuté de la nuit. La couleur est montée dans toutes les branches de la forêt d'acacias, séparant, révélant le vert des feuilles, le brun des gousses.

La lumière oublie quelques arbres, donne de la profondeur, arrondit les frondaisons, détoure le paysage en plans successifs.

Trois oiseaux piaillants parcourent le paysage en formation triangulaire. Un rapace placide vole haut dans le ciel bleu sous la lune pas encore demie. Quelques rayons de soleil traversent la grange par ses béances et tachent la pelouse, transforment le bouquet d'iris en gerbes vertes d'un feu immobile, rendent translucides trois feuilles de vigne vierge, une feuille et une virgule de mousse sur le tronc du bouleau.

Un train passe dans le fond de la vallée, j'entends les voitures sur l'autoroute, le coq, soleil sonore, la cascade.